

« La passion c'est le livre, l'édition c'est la nécessité » (entretien avec Jean-Louis Escarfail, responsable des Éditions Le bruit des autres)

Publié dans *Machine à feuilles : Revue du livre et de la lecture en Limousin n°22.*

Aurélie Ribière pour *Machine à feuilles* : Vous avez créé les Éditions Le bruit des autres en 1991. Comment en êtes-vous arrivé à monter votre propre maison d'édition ?

Jean-Louis Escarfail : Comment devient-on éditeur après d'autres activités ? J'ai toujours eu un rapport avec l'imprimerie et le livre et j'avais très envie de faire de l'édition, un peu comme un parasite, parce que je n'écris pas. Mon ami Daniel Soulier, homme de théâtre, a écrit sa pièce à plus de quarante ans, une superbe pièce : *Après l'amour*. Personne ne voulait ou ne pouvait l'éditer. Nous avons fait imprimer son livre en empruntant à des amis. Cette pièce, que nous avons faite sans moyens, a depuis été traduite en huit langues et continue à être jouée en France et en Europe par des compagnies amateurs et professionnelles. Nous avons commencé par le best seller !

MAF : Pouvez-vous expliquer ce qu'est concrètement le métier d'éditeur ?

J-LE : On a l'habitude de dire que notre métier consiste à faire des paquets. Nos auteurs, pour la plupart des professionnels du théâtre, ne vivent pas de la vente de leurs livres mais de leurs activités annexes. Ils donnent souvent des lectures, ils font des tournées, leurs pièces sont jouées. Nous envoyons alors leurs livres en dépôt dans les librairies. Comme le catalogue des œuvres que j'édite est composé en majeure partie de pièces de théâtre, je travaille beaucoup avec les librairies théâtrales. Mes livres sont également mis en dépôt à Paris dans une librairie qui est aussi un comptoir de vente où tous les libraires de Paris et de la région parisienne vont se servir. De plus, l'éditeur Lansman diffuse les œuvres de mon catalogue en Belgique et au Luxembourg. À Limoges, les librairies Page et Plume et Anecdotes reçoivent mes livres quand ils sortent.

Mais l'activité d'un éditeur ne se résume pas à ça ! Un éditeur a une fonction de passeur, même si je n'aime pas trop ce mot qui a été beaucoup galvaudé. Il fait en sorte que l'auteur puisse rejoindre le public. Cette définition n'est pourtant pas suffisante. Le travail d'un éditeur, ce n'est pas simplement prendre un texte, aller chez l'imprimeur pour mettre ce texte en livre et l'envoyer, c'est aussi un accompagnement dans tout. Il faut travailler avec le texte. Je ne demande bien évidemment pas à l'auteur de faire un texte formaté « *Le bruit des autres* » comme le font les grosses maisons d'édition ! Mais je peux éventuellement demander de préciser des passages qui pourraient être moins compris. Il m'est aussi arrivé de proposer de joindre des textes à un autre texte parce qu'en tant que lecteur, je les voyais liés.

MAF : Comment faites vous pour choisir les livres que vous allez éditer ?

J-LE : Au début, on recevait les manuscrits et on choisissait les coups de cœur. Aujourd'hui c'est beaucoup plus compliqué : je reçois à peu près cinq cents manuscrits par an et j'édite quinze livres qui ne sont pas nécessairement choisis parmi ces manuscrits, parce que mes auteurs continuent d'écrire et je continue de les éditer. Mon souci n'est pas de faire un catalogue de noms, c'est de faire un catalogue d'œuvres. Quand j'accepte un nouvel auteur, je sais que ce sera pour plusieurs livres. Il est important d'accompagner l'auteur et son œuvre. Cela ne signifie pas que les auteurs qui ont publié une œuvre chez moi sont obligés de toutes les y publier. Avec d'autres éditeurs, nous nous partageons avec beaucoup de bonheur certains auteurs.

MAF : C'est avec ces éditeurs que vous voulez organiser un salon de l'édition en 2006 ?

J-LE : Le salon de la petite édition. J'aimerais inviter à Limoges une quinzaine de « petits » éditeurs, devenus mes amis, que je rencontre au Marché de la poésie à Paris, au Village théâtre du Salon du livre ou à la Foire Saint-Germain. Ils viendraient chacun avec un auteur pour faire des lectures dans les

bibliothèques mais aussi dans les trains régionaux. Tous les frais de ces éditeurs et de leurs auteurs seraient pris en charge. Je voudrais, en outre, que les auteurs soient rémunérés pour leurs lectures ; ce sont en effet des gens qui vivent des animations qu'ils font et non pas de la vente de leurs livres. Le Centre régional du livre-ALCOL partage cette préoccupation et a accepté de conduire ce projet. Pour réaliser ce salon, des partenariats seront bien évidemment nécessaires. Certains de mes confrères font un travail formidable et il n'y a pas de raison que, dans cette région d'accueil qu'est le Limousin, cela ne se voie pas et ne soit pas offert aux gens curieux de littérature.

MAF : Rencontrez-vous souvent des difficultés financières ?

J-LE : Beaucoup d'éditeurs ne vivent pas financièrement de la maison d'édition, même s'ils en vivent intellectuellement. Ils ont d'autres revenus, c'est mon cas. Mais nous ne sommes pas les seuls à penser qu'il est nécessaire de sauvegarder tout ce que les tenants du libéralisme veulent mettre à la poubelle parce que ça ne rapporte pas. Les centres régionaux du livre et, pour nous, le Conseil régional nous aident moralement et financièrement dans notre entreprise. Je suis aussi aidé sur les manuscrits par le Centre national du livre. Sans ces aides, il serait beaucoup plus difficile d'éditer des livres. Il faut dire que l'édition prend beaucoup de temps.

MAF : Quel est le dénominateur commun entre les éditeurs qui participeraient à ce salon ?

J-LE : Nous partageons, avec les éditeurs que j'aimerais inviter bien que je ne les aie pas encore tous contactés, Espace 34 à Montpellier, L'Amourier à Nice, Propos de Campagne à Manosque, L'idée bleue en Vendée, l'Amandier à Paris, Cadex à Nîmes, René et Olivier Rougerie en Limousin par exemple, la même vision de notre métier, ce qui n'empêche pas une certaine diversité éditoriale. C'est une vision commune de résistance. Nous ne faisons pas un livre marchand, même si, bien entendu, nous devons en vendre, mais nous faisons un livre nécessaire voire indispensable. La nécessité est mon maître mot. La pièce de Daniel Soulier, dont je parlais, est un exemple parfait : il était nécessaire que nous éditions ce livre qui n'aurait sinon jamais existé.

C'est parce que les grosses maisons d'édition ne font plus ce qu'elles faisaient avant que les petits éditeurs sont nés. Un auteur, René Pons, a publié cinq livres chez Gallimard. Il a soixante-douze ans maintenant et n'est plus publié que chez les petits éditeurs. Autrefois, le vieux Gaston Gallimard lui disait : « Ça ne va pas se vendre mais on aime », aujourd'hui on lui dit : « Ça ne va pas se vendre ». Ce n'est, à mon avis, pas un symptôme de liberté si, depuis à peu près vingt ans, il existe en France beaucoup de petits éditeurs. Au contraire ! Être petit éditeur est presque faire acte de résistance à une certaine forme de coercition. Nous cherchons à révéler un pan de la littérature qui nous semble nécessaire et que d'autres voudraient occulter. Les éditeurs que j'ai envie d'inviter au salon de la petite édition partagent cette vision : ils font ce qui leur semble nécessaire de faire aujourd'hui.

MAF : Être petit éditeur pour vous, c'est donc être éditeur par défaut ?

J-LE : Tout à fait. Cela ne veut pas dire que je n'y prends pas beaucoup de plaisir mais être éditeur ne vient pas d'une volonté délibérée. J'adorerais que de grands auteurs de mon catalogue soient publiés par de gros éditeurs. Il m'arrive d'envoyer des manuscrits, souvent des romans, aux grandes maisons d'éditions mais, la plupart du temps, ils me reviennent. Pourtant, les gens qui lisent le premier roman que Christian Viguié a publié chez moi, L'Homme inutile, le trouvent fabuleux, ils le reçoivent. Si un très gros éditeur l'avait édité, beaucoup plus de gens l'auraient reçu. La grande douleur, c'est ça. Quand on publie des livres de cette qualité, on est heureux de les publier et de les sauver un petit peu de l'Histoire mais c'est en même temps très douloureux parce qu'on les enferme dans une diffusion très marginale. On est toujours en dialectique ! La passion n'est pas l'édition, la passion, c'est le livre. L'édition, c'est la nécessité.

[Merci à Jean-Louis Escarfail mais aussi à son ami, le poète Christian Viguié, pour le temps qu'ils m'ont si gentiment accordé].